Document generated on 04/28/2024 9:24 a.m.

24 images

Beauté vide
La beauté de Pandore de Charles Binamé

André Roy

Number 101, Spring 2000

URI: https://id.erudit.org/iderudit/24130ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Roy, A. (2000). Review of [Beauté vide / *La beauté de Pandore* de Charles Binamé]. *24 images*, (101), 51–51.

Tous droits réservés © 24 images, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La beauté de Pandore de Charles Binamé

Beauté vide

par André Roy

MICHEL GAUTHIER

Pandore (Pascale Bussières). Le film comme concept publicitaire.

La beauté de Pandore, de Charles Binamé, est le troisième volet d'un cycle sur le monde urbain montréalais, entrepris avec ***Eldorado*** (1995) et poursuivi avec ***Le cœur au poing*** (1998), et il s'avère le pire des trois. Il ne reste dans cette ultime partie que les défauts, qui, s'accumulant d'un film à l'autre, se sont enflés comme une baudruche, tellement qu'on n'a plus à se mettre sous la dent qu'un sous-produit ringard de type lelouchien ou beineixien (au choix). Le film est une horreur à tous les niveaux, scénario, mise en scène, interprétation, montage, musique.

Une femme dans la trentaine (Pascale Bussières, dans un rôle qu'on souhaitera oublier rapidement) atteinte du sida, décide de contaminer les hommes qu'elle rencontrera au moyen des petites annonces. Par hasard, c'est Vincent (Jean-François Casabonne, guère inspiré dans son jeu), un homme marié, qui se trouve être son premier cobaye. Apprenant sa supposée contamination, ce dernier plonge — ou plutôt, comme un homard dans l'eau bouillante, il est plongé par le cinéaste — dans les affres de l'angoisse. A-t-il ou non le sida ? On ne le saura pas, même son copain médecin — qui fume! — ne lui fait passer aucun test. Bref, il tombe follement amoureux de Pandore qui, elle, résiste, pour enfin l'accepter, ce qui nous donnera une scène de révélation d'amour réciproque comme on n'en fait plus depuis des lustres il me semble: caméra tournoyant autour des deux personnages et musique pesante (*musak* nouvel âge). Même Claude Lelouch n'oserait plus faire ça (quoique...).

On ne s'étendra pas sur la balourdise du scénario, mais on pourra trouver particulièrement ignoble le traitement d'un sujet comme le sida, dont la pandémie est tragique. Cette maladie est prise comme simple prétexte à une satisfaction égocentrique, qui se résume à étaler sa virtuosité dans la fabrication de belles images, dont la sophistication repose avant tout sur un esthétisme à rabais tant elle est devenue convenue grâce à la pub. Peu importe ce qui se trouve dans l'image — et les comédiens en sont les premières victimes, leur jeu est grossier — pourvu qu'elle ait cette (apparence de) modernité, comme prétendent l'incarner à longueur de jour les chaînes de télévision musicales. L'esbroufe et le glamour, en voulez-vous, en v'là, pourvu que vous ayez l'ivresse de l'image léchée, que vous soyez emportés par un montage saccadé, des mouvements de caméra essoufflants, de la musique pléonastique, des décors de magazines très classe, des situations forcées, des dialogues triviaux, des sentiments soulignés grassement (au cas où vous n'auriez pas compris les méandres torturés des états d'âme des personnages). Qu'importe le sida si vous aimez le look, car, de l'enjolivement — qui atteint ici un tel sommet dans le forcené que c'en est grotesque — vous en aurez pour votre argent, beauté calculée qui dénote tout autant un manque de simplicité que la volonté infantile de séduire d'un auteur dont la malignité de technicien ne réussit pas à amortir le talent laborieux de cinéaste. Sachez que le sida n'est ici qu'un truc de scénariste. Oubliez-le. Soyez au goût du jour, c'est-à-dire pour l'épate, la carte postale, les effets culte, la mode poético-urbaine, l'exercice de style, l'émotion préfabriquée. Soyez pour l'image, semble nous hurler le réalisateur, qui, derrière elle, cache incontestablement le vide sidéral de sa pensée unique du cinéma: le film comme concept publicitaire. Sa ***Beauté de Pandore*** n'en est que plus dérisoire esthétiquement et inqualifiable moralement. ■

LA BEAUTÉ DE PANDORE

Québec 2000. Ré.: Charles Binamé. Scé.: Binamé et Suzanne Jacob. Ph.: Pierre Gill. Son: Michel Charron. Mus.: François Bruneau et Jean-Marc Pisapia. Int.: Pascale Bussières, Jean-François Casabonne, Maude Guérin, Gary Boudreault, Pascale Montpetit. 90 minutes. Couleur. Prod.: Lorraine Richard pour Cité-Amérique. Dist.: Alliance Atlantis Vivafilm.